

# [Nouvelles diverses]

Autor(en): **D.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **13 (1875)**

Heft 8

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-183198>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# CONTEUR VAUDOIS

## JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

### PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 20 février 1875.

Dans son numéro du 10 courant, la *Revue* accueille avec un sourire ce que nous avons dit dans la discussion qui s'est élevée au sujet de l'Ecole industrielle des filles, et donne à nos arguments la qualification « d'agréables plaisanteries. » C'est, en effet, un moyen fort commode de discuter ; le renard de Lafontaine, placé en présence de la treille, ne faisait pas mieux. La *Revue* nous répond, dans un style qui semblerait trahir un léger embarras causé par l'attitude qu'elle a prise dans cette question démocratique au premier chef : « C'est moins chevaleresque, dit-elle, et partant moins méritoire, ou, ce qui sans doute est pour lui (le *Conteur*) un agréable équivalent, moins plaisant qu'il ne le suppose. Il s'agit, pour nous qui ne faisons pas du bon mot un métier, de jeunes miss qui nous sont chères ; ce sont nos filles, nos enfants, dont nous défendons la cause. »

Ce sont nos filles, nos enfants !... et les enfants des autres, cher confrère, qu'en faites-vous ?... que faites-vous des miss du peuple, des miss de l'ouvrier, des miss du pauvre enfin ?... Ne seraient-elles point dignes de votre sollicitude ?... Nous avons réellement peine à croire que la *Revue* puisse soutenir de pareilles théories ; il y a évidemment là quelque note malheureuse et discordante qui s'est glissée dans sa gamme habituelle, en l'absence du maître.

Nous ne tenons pas, du reste, à prolonger le débat sur une question qui vient de recevoir, au sein du Conseil communal, la solution logique et vraie qu'on devait en attendre. En votant à une forte majorité le maintien de l'observation de la Commission de gestion relative à l'Ecole supérieure, le Conseil communal vient d'ouvrir la voie à des réformes nécessaires, maintenant inévitables, et qui auront la plus salutaire influence sur l'avenir de nos écoles primaires en général. Nous marchons ainsi à la réalisation des vœux maintes fois exprimés par un homme qui a voué pendant de nombreuses années toute son activité et tout son cœur à l'avancement de l'instruction publique, par un homme dont, nous l'espérons du moins, la *Revue* ne contestera ni les mérites, ni la compétence en pareille matière. Voici ce que disait M. L. Ruchonnet, alors chef du Département de l'instruction publique, dans son discours

d'ouverture du Congrès des instituteurs de la Suisse romande, le 5 août 1868 :

« Ce serait un beau jour pour notre pays, celui où nos écoles primaires, à la ville comme à la campagne, seraient arrivées à un tel degré de perfection que les parents, quelle que soit leur fortune, quelle que soit leur condition, seraient tous heureux d'y envoyer leurs enfants ; celui où l'on verrait la jeune génération, qui aujourd'hui pose déjà, parquée dans différentes écoles, le germe de tristes et ridicules distinctions sociales, où on la verrait, dis-je, réunie entière dans l'ecole de la nation, préparer entre les futurs citoyens de la République ces liens que la camaraderie de l'école a le privilège de former ! »

M. A. Vulliet, rédacteur du journal *La Famille* et auteur de plusieurs excellents ouvrages d'éducation, vient de publier, chez M. Georges Bridel, à Lausanne, une nouvelle édition de sa *Géographie physique*, en deux volumes, illustrés d'un grand nombre de gravures. Cette édition, qui est la cinquième, atteste un succès rare chez nous, et que trouveront cependant tout naturel et mérité ceux qui se donneront la peine de lire cet ouvrage. Son plan nous paraît fort bien conçu ; tout ce qui touche à la géographie physique et peut être utile en cette matière, y est traité avec beaucoup de soin. L'auteur a su éviter l'aridité, qui est l'échec de tant de publications de ce genre ; il ne s'est point borné à une simple nomenclature de noms géographiques ; il nous donne, au contraire, un tableau pittoresque et attrayant des diverses contrées des cinq continents, de tout ce qu'elles offrent d'intéressant dans leur aspect, leur végétation, leurs productions naturelles, leur population, etc., en émaillant par-ci par-là ses descriptions de piquantes digressions sur les mœurs des différents peuples.

Nous estimons que le livre que M. Vulliet dédie particulièrement à la jeunesse peut être lu à tout âge et intéresser tout le monde. Le meilleur moyen, du reste, d'en rendre compte et de le faire apprécier, est d'en citer un fragment. Nous prenons au hasard le morceau suivant, relatif au climat du *Canada* :

« Le Canada est situé sous la même latitude que la France, mais la température y est infiniment plus

rude. Les premières neiges tombent à la fin d'octobre, et, dès ce moment, le froid augmente chaque jour d'intensité; mais bientôt, lorsque la terre est uniformément recouverte d'un épais manteau glacé, les tourbillons neigeux font place à un air calme et serein, mais d'une vivacité telle qu'il est souvent difficile à un Européen de se tenir un moment le visage découvert sans en éprouver des suites fâcheuses. Lorsque l'air est immobile, le froid le plus extrême peut encore être supporté. Il n'en est pas de même lorsque le vent dépose successivement sur la figure plusieurs couches d'air glacé: un jour, pendant le temps nécessaire pour franchir l'espace de 100 mètres, vingt soldats d'un bataillon eurent presque simultanément la joue gauche gelée. Parfois, dans les maisons, on a le dos gelé, tandis que le devant du corps est placé en face de poêles tellement rouges qu'on doit chercher à préserver ses yeux avec ses mains; d'autres fois, l'encre se coagule en petits glaçons à l'extrémité de la plume avec laquelle vous écrivez. Les aliments de toute espèce, conservés par le froid, se vendent tout gelés, les porcs debout sur leurs jambes roides, le lait à la livre par blocs de glace blanche. Mais, d'un autre côté, l'hiver est pour les Canadiens la saison de l'activité et des divertissements. Dès que la neige a macadamisé bonnes et mauvaises routes, des milliers de traîneaux circulent sans obstacle, au bruit argentin des clochettes, transportant le paysan canadien, chaudement enveloppé de pelisses et de peaux de buffles; chaque rivière, en particulier, se trouve transformée en une route sûre et commode, sur laquelle on glisse avec une effrayante rapidité. Les neiges ne fondent que dans le mois d'avril; le printemps est très court et ne se compose guère que d'une alternative de chaudes journées et de vents glacés. La neige qui fond pendant le jour forme une boue qui gèle pendant la nuit; pour quelques semaines les routes sont *pourries*, comme disent les Canadiens, c'est-à-dire totalement défoncées, et les communications sont forcément interrompues, mais aussi, dès que certaines places se débarrassent de neige, la terre fait aussitôt germer dans ces oasis mille charmantes petites fleurs. En été, la chaleur est excessive; la sécheresse crevasse les terres; la foudre éclate à coups redoublés dans le ciel orangeux, qui vomit de temps en temps un vrai déluge de pluie, ensorte que le voyageur pourrait se croire encore dans les régions tropicales. L'automne donne aux forêts les teintes les plus riches et les plus variées, mais il n'est qu'une courte transition aux rigueurs de l'hiver. »



Rome, le 10 février 1875.

Mon cher Monsieur Monnet.

*L'ho veduto! L'ho veduto!* « Je l'ai vu! » Voilà le mot qu'on entend partout, à Rome, depuis l'arrivée de Garibaldi. Et c'est une joie pour tous de l'avoir vu, usé, cassé, se traînant péniblement sur deux béquilles, mais toujours souriant. Et qui l'a vu veut

toujours le revoir, avec sa barbe grise, son petit chapeau, sa chemise rouge, son grand manteau doublé de rouge. Son entrée à Rome est certes plus triomphale que celle d'un César. Le peuple est fou de lui; le roi, les ministres, les députés, tous lui font la cour et veulent avoir leur main serrée par sa loyale main. C'est que les grands, comme le peuple, sentent qu'ils ont là devant eux, non pas seulement le héros de leur indépendance, mais un grand cœur, mais un brave homme, et qu'ils veulent l'aimer comme il aime son Italie.

Je ne crois pas qu'aucun peuple au monde puisse fournir un exemple d'une existence aussi étrange; un romancier n'oserait l'imaginer et la décrire. Si Garibaldi n'était pas notre contemporain, nous n'y croirions pas. Il est des gens qui nient l'existence de notre Guillaume Tell; mais qu'est-ce que la fable de Tell à côté de la fable de Garibaldi. A peine entré dans la marine sarde, il se distingue par un beau trait de bravoure et de sang-froid. En 1834, pour avoir conspiré, nous le trouvons à Marseille, donnant des leçons de mathématiques pour vivre; l'année suivante, il est officier de la flotte du bey de Tunis; il est bientôt dégoûté des Tunisiens, et une année après, pour le trouver, il faut aller dans la république de l'Uruguay, dont il commande en chef l'escadre en même temps qu'il exerce 3,000 hommes à la guerre de partisans. Arrive 1848; la révolution gronde en Europe; il traverse l'Océan avec cent compatriotes et vient offrir son épée au roi de Sardaigne, qui ne veut pas de lui; ce n'est pas son affaire; il a fait mille lieues pour se battre contre les Autrichiens, il se battra; il court donc à Milan, y forme une légion dont Mazzini se déclare simple soldat; les Sardes sont vaincus, mais Garibaldi dépose les armes le dernier. Rome se soulève, vite une autre légion et vite à Rome; il repousse les Français, bat les Napolitains, triomphe à Velletri et soutient trente jours le siège de Rome; il parvient à traverser les lignes ennemies avec 4,000 hommes et s'embarque à Gênes. C'est dans cette fuite que mourut sa première femme, qui était blessée et enceinte. C'était une héroïne, cette Anita, cette créole qui ne le quitta pas un instant, dans la paix comme dans la guerre. Et Garibaldi? il ne faut pas, pour le suivre, mettre deux pieds dans un soulier. Garibaldi est fabricant de chandelles à New-York. Au printemps de 1852, il se promène sur une plage californienne; un navire est à l'ancre sur la mer tranquille:

— Que faites-vous là? demanda Garibaldi.

— Notre capitaine est mort, dit un matelot, et nous ne pouvons continuer notre route.

— Mais où donc allez-vous?

— En Chine, répond le matelot.

— En Chine? c'est bien; je suis capitaine et je vais vous y conduire.

Et le voilà parti; l'été de la même année, le navire rentrait du Céleste-Empire dans un port du Pérou. En 1854, il est capitaine de paquebot à

Gènes. En 1859, il est nommé major-général, organise la légion nationale des chasseurs des Alpes, franchit le premier le territoire lombard, prend Varese, Come, etc., tourne les Autrichiens et excite l'attention de toute l'Europe en les chassant vers Milan.... On sait le reste, la guerre des duchés, la prise de Naples, la dictature et Aspromonte, et Victor-Emmanuel disant à Nélaton qu'il fallait à tout prix guérir Garibaldi de sa blessure, dont son trône dépendait.

Il convola en secondes nocces; hélas le pauvre Garibaldi ne fut pas heureux, car le lendemain même de son mariage, avant le lever du soleil, il mettait simplement à la porte sa seconde femme.

La troisième, donna Francesca, qui n'est pas parfaitement légitime, lui a donné trois charmants enfants, qui sont à Rome avec lui, dans une villa qui touche à celle de Victor-Emmanuel. Ce ne sont pas les villas qui leur manquent, les Romains en ont mis vingt-neuf à leur disposition et trente-six équipages, et je ne sais combien de loges de théâtre.

Voilà l'homme qui étudie aujourd'hui la canalisation du Tibre, œuvre gigantesque qui coûtera au moins vingt ans de travaux et quatre cents millions de francs. Il ne doute de rien, que voulez-vous; il sait qu'il faut trois choses pour réussir: de l'audace, encore de l'audace et toujours de l'audace. Le mot *impossible* à coup sûr n'est pas garibaldien.

D.

## A DOUARNENEZ

### II

L'exemple est contagieux. En écoutant ces mille voix étincelantes, Stevan sentit comme une brise parfumée passer sur son cœur, et il se mit à chanter une de ces chansons amoureuses dialogées que tous les gars et toutes les *pennerèz* savent, de l'évêché de Cornouailles à l'évêché de Léon.

Voici la traduction de celle qui lui vint aux lèvres; on l'appelait: *le Garçon et la Fille*:

*Le garçon.* — Bonjour, ma vie, mon cœur, ma bien-aimée.

*La fille.* — Mon amour, à quelque instant que vous veniez, je vous attends.

*Le garçon.* — Mon âme est languissante, je meurs si je ne vous épouse.

*La fille.* — Je suis mineure, je dépends de mes parents.

*Le garçon.* — Je vais les rassembler à table avec les miens, car c'est à table qu'on cause. Adieu!

*La fille.* — Ami, le soleil est haut, la lune sera claire; je vais te servir quelques fruits.

*Le garçon.* — Manger, je n'en ai pas l'envie, mais j'en ai de vous embrasser.

*La fille.* — Arrêtez! nous nous embrasserons un jour à notre aise. Bonsoir, prends ton sac et va-t'en!

— Ah! Tinah, ma chérie, soupira Stevan lorsqu'il eut fini sa chanson, puisse ce jour venir vite pour nous!

Il approchait de la ferme d'Antoine Gorou, qui passait pour la plus belle de Kerlas. On y arrivait par un labyrinthe de chemins creux bordés de haies vives. Ses bâtiments étaient plus vastes, plus propres, mieux meublés que ne le sont d'ordinaire ceux des métairies bretonnes. Tout y respirait l'aisance et l'ordre. Comme c'était dimanche, les charrettes, les herses, les charrues traînaient sous la grange ouverte; les chevaux étaient à l'écurie, les vaches à l'étable; seules les poules allaient et venaient en gloussant, picotant, de l'aire à la meule de paille, de la meule de paille au tas de

fumier, tandis que le chien fauve et hargneux grondait à la chaîne.

Tinah était occupée à préparer le repas du soir avec Glauda, sa vieille servante, quand Stevan se présenta.

— Ha! fit-elle en rougissant, je ne vous attendais pas.

— Est-ce que ma venue vous fâche?

— J'ai bien envie de vous punir pour cette méchante parole.

— Tinah, pardonnez-moi, j'ai le cœur gros, et c'est plutôt d'une récompense que j'aurais besoin aujourd'hui que d'une punition.

— Oui-dà!

— Votre père est-il ici?

— Non, il est chez le meunier Postik avec les garçons de la ferme, et ne reviendra que ce soir.

— Alors je ne le verrai pas avant de partir.

— Avez-vous quelque chose à lui dire?

— Je voulais lui annoncer mon voyage...

— Votre voyage?...

— Je quitte Douarnenez.

— Pour aller où?

— Où Dieu me mènera: s'il écoute ma prière, dans un pays où je trouverai les quatre mille livres, les vaches noires et les pourceaux que votre père exige de moi pour faire de vous ma femme.

— Jésus!

Stevan s'assit, déposa son chapeau, son penn-baz à côté de lui et s'essuya le front, car il avait chaud.

Tinah prit dans un bahut de chêne un pot de lait, du beurre, une miche de pain bis, alla chercher au fond d'une armoire un flacon d'eau-de-vie (eau de feu), et plaça le tout sur la table, devant le gars.

Stevan but une gorgée de lait, cassa une croûte, puis baissa la tête, car deux grosses larmes venaient de tomber sur ses joues.

Tinah sentit son cœur battre.

— A quel propos cette idée de partance précipitée? dit-elle en essuyant avec le coin de son tablier blanc ses beaux yeux rougis.

— C'est que je vous aime de toute la force de mon âme, Tinah, et que si je persiste à attendre la fortune sur mon bateau, dans la baie, jamais je ne vous épouserai.

Comment?

— Voilà quatre mois que j'économise religieusement tout ce que je peux sur le produit de ma pêche, et je n'ai encore amassé que douze livres; si bien qu'à ce compte il me faudrait cent trente ans pour me procurer la dot que m'a demandée votre père.

— Sainte-Vierge!...

— C'est trop long, n'est-ce pas?...

— Oh! oui, fit Tinah avec conviction.

— Il faut donc essayer d'un autre moyen, et c'est ce que je vais faire.

— Quel est votre projet?

— Monter sur ma barque et me rendre aux Glénans.

— Chez la Groac'h?... s'écria Tinah avec effroi.

— Oui, chez la fée qui habite sous l'étang de l'île du Lok, et dont les trésors surpassent ceux du Pérou et de Golconde.

— Y songez-vous, et ne savez-vous point que tous les chrétiens qui ont tenté de s'emparer des trésors de la Groac'h ont péri misérablement?

— Je le sais.

— Et vous voulez marcher sur leurs traces?

— Pour l'amour de vous.

— Mais si vous mourez à la peine?

— J'aime mieux mourir que de vivre sans vous...

Tinah frissonna de plaisir et se sentit toute fière d'être aimée ainsi.

— En huit jours, je puis aller aux Glénans et en revenir, après avoir visité le palais de la Groac'h, reprit Stevan; si je succombe, Dieu m'ait en pitié! si je sors vainqueur de l'aventure, la reine sera moins parée que vous, Tinah; si je reviens sans avoir trouvé le palais enchanté que je vais chercher, alors j'attendrais jusqu'à la Pentecôte, qui tombe